

Libération

Week-end

Images

Les déchirements de Stéphane Duroy

PAGES 29-36

Musique

Les gammes à l'école, c'est plus du pipeau

PAGES 37-42

Livres

Lucia Berlin, révélation posthume

PAGES 43-50

Jean-Luc Bennaïm
«Je veux jouer un rôle»

Méconnu du grand public, le candidat à la primaire de gauche évoque sa prestation lors du débat de jeudi, explicite sa ligne «progressiste et écologique» et défend, comme Benoît Hamon, l'idée d'un revenu universel. **INTERVIEW, PAGES 12-13**



Eau la goutte de trop

CAHIER CENTRAL

Désormais incontournable en Irak comme en Syrie, la République islamique ne cache plus son ambition de devenir l'acteur clé de la région. **PAGES 2-6**

IRAN

LA GRANDE PERCÉE

Fresque en mémoire de l'ayatollah Khomeiny, à Téhéran, en 2013. PHOTO BERTRAND MEUNIER. TENDANCE FLOUJE



M 00175-114-F: 2,70 €

Pages 32-33 : Plein cadre / Kyle Weeks, palm binge
Page 34 : BD / «Infinity 8», bulles pulp
Page 35 : Série / «The Deleted», Bret Easton Ellis sur le Web

IMAGES



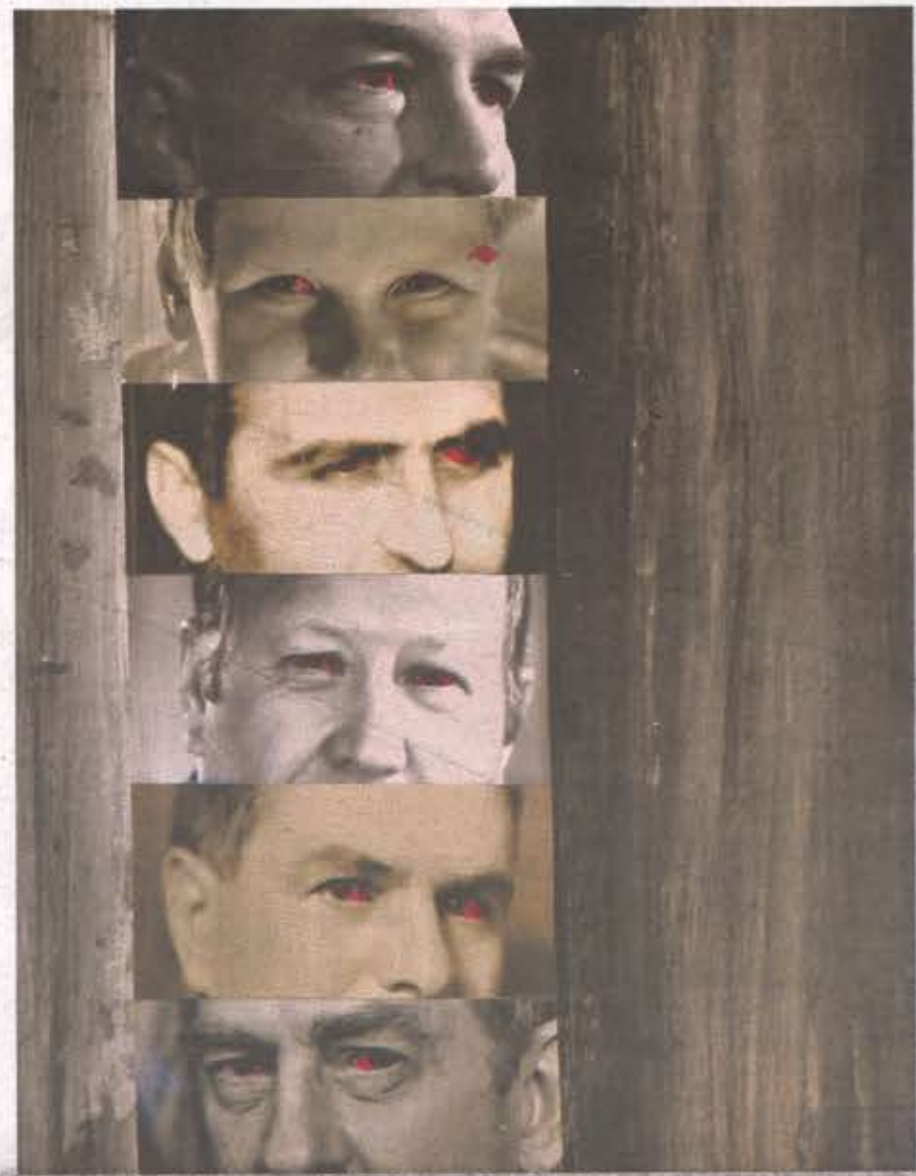
PHOTO
Stéphane Duroy,
à l'arrache

Double-page réalisée à partir du livre *Unknown* en 2011, suivie de deux autres réalisées à partir du *Unknown* de 2015. PHOTOS STÉPHANE DUROY



Stéphane Duroy expose ses clichés retravaillés, triturés, déchirés, recadrés. Pour l'occasion, il revient sur son parcours, ses frustrations et son rapport lucide et sans détours au métier de photographe.

«La photographie m'emmerde parce qu'elle est limitée»



Recueilli par
CLÉMENTINE MERCIER

Des 40 ans de photographie de Stéphane Duroy, on ne voit au BAL que des petits bouts de chair à vif, des visages en souffrance et des paysages vides à la flamboyance usée, décors carton-pâte. Dublin 1981, Douaumont 1997, Berlin 1989, Manhattan 2004... Ses visions plombées du monde, reliées entre elles par le fil rouge d'un œil exigeant – et désabusé – sont tout sauf clinquantes. Elles sont ténues et inquiètes, recomposition intime de la décomposition totale du siècle dernier. Même le rouge Duroy, son fameux cadmium écarlate et ténébreux, irrigue peu les clichés. Ses livres sont le pouls de l'exposition. Sa géographie a trois points cardinaux : à l'est, l'Europe du silence, au nord, l'Angleterre thatchérienne des laissés-pour-compte, à l'ouest, l'illusion du rêve américain. Né au sud, en 1948, en Tunisie, Stéphane Duroy s'est créé un théâtre mental à travers des obsessions. Dans son cas, la photographie est un imaginaire personnel, plein de lourds silences et de forces invisibles. Il n'est pas le reporter m'as-tu-vu. Il disparaît plutôt («*J'aime travailler sous terre*»), effaçant son grand corps fin, sa queue-de-cheval grise et son nom aux consonances de monarque. Il ne veut pas dominer. Cela tombe bien, la grande salle, dans le ventre du BAL, expose en sous-sol ses tentatives d'épuisement d'un livre (1), transformations de ses propres ouvrages qu'il biffe, tague, peint, découpe, colle, recadre. Depuis 2009, il a lâché les vanes de la peinture. Au cours de l'expo, *work in progress*, il taguera un mur reproduisant les gestes effectués sur les pages. De ce travail, et de l'homme, on retient la position critique et le franc-parler. Stéphane Duroy est un iconoclaste. Il crache sur la photo-

graphie pour mieux la retrouver. Débarrassé, «à presque 70 ans» de toute contrainte, il pourrait être drôle s'il n'était si fataliste. Après le BAL, celui qui n'aime pas exposer «*retournera sous terre*». Il l'a promis.

Vous avez dit «la photographie m'emmerde»...

Elle m'emmerde parce qu'elle est limitée. Elle est beaucoup trop bavarde aujourd'hui. Les séries me gonflent. Quand j'ai entamé mon travail de transformation de livres photo, j'ai découvert un territoire d'une liberté infinie. La photographie pour la photographie, c'est quelque chose de dépassé. Depuis toujours, j'ai eu un flottement par rapport à elle. Le problème, c'est la frustration. Je n'arrive pas à connecter ce que je ressens intérieurement au résultat. Je le trouve toujours pauvre. Et comme la photographie sert à passer quelque chose aux autres, si je ne passe qu'un dixième de ce que je ressens, ma frustration est monstrueuse.

PHOTO

Que voulez-vous faire passer avec cette image du mur de Berlin qui s'effondre tout seul, par exemple ?

La révolte, la frustration une fois encore, la matière même du béton, l'aspect décor de théâtre. Comment ce mur peut-il être vivant alors que personne n'est là ? Derrière, dans le hors-champ, un bulldozer fonce dans le mur qui se met à vibrer à la tombée de la nuit. Les gens se foutent d'une photo sans texte de réflexion à côté. Sauf si elle est très bonne, mais il y a très peu de grandes photos. Souvent, je me demande même pourquoi il y a des photos, alors qu'il n'y en a pas besoin... J'en suis arrivé à cette extrémité. A Berlin, j'ai pris une image qui est devenue une espèce d'icône avec un mec qui défonce le mur à coups de masse. Elle a fait la une des journaux. Je ne l'avais même pas envoyée à l'Agence VU. «*Quoi, Stéphane, tu ne nous as même pas en-*



voyé ça », a pesté Christian Caujolle. A chaque anniversaire, elle ressort.

Vous étiez envoyé spécial ?

Non, je m'y suis envoyé moi-même. J'ai commencé à aller à Berlin en 1979 et j'y retourne quatre à cinq fois par an. Il se trouve que j'étais sur place quand le mur est tombé. Aller à Berlin, c'est ma relation avec l'histoire du XX^e siècle : c'est la guerre de 1914-1918, mais aussi l'organisation du nazisme et la guerre froide. J'y marche toute la journée et je prends peu d'images. Dans *Geisterbild*, mon bouquin qui parle des 12 ans du nazisme, j'ai collé des photos des années 30 en vis-à-vis de mes propres photos. Je les colle sur du papier peint, à motifs de cerfs dans une forêt qui symbolise le romantisme allemand. Pour conclure ce livre, j'ai mis une photo d'Auschwitz. Je suis souvent retourné à Auschwitz.

Vous êtes affecté par l'histoire ?

Mon père aimait l'histoire, il m'a transmis cela. Il m'a fait visiter les mines de charbon dans le Nord. Quand j'avais 13 ans, je découpais les articles de presse et je faisais des dossiers. A l'époque, c'était la guerre d'Algérie. Mais je me souviens du soulèvement de Budapest en 1956 comme si j'y étais, alors que je n'avais que 8 ans. J'ai senti l'angoisse et l'adrénaline. Il se passait quelque chose de dramatique à l'extérieur de la maison. On parlait à l'époque du rôle des enfants qui balançaient des mines sous les chars d'assaut russes.

Pourquoi êtes-vous devenu photographe ?

Parce que je m'ennuyais. J'étais nul à l'école. J'ai été à la fac jusqu'en troisième année de droit et puis je suis parti en voyage en Afrique. Un jour, j'ai dit « je suis photographe », puis je suis entré à Sipa. L'ennui est le moteur de beaucoup de choses. Dans mes photos, souvent, les hommes s'amuse parce qu'ils s'ennuient alors que les femmes sont graves. Les hommes n'arrivent pas à trouver leur place.

Vous êtes pessimiste ?

Je suis lucide. Je pense que les hommes sont des demi-monstres, moi le premier.

Pourquoi intervenir aujourd'hui sur vos livres anciens ?

J'avais des exemplaires abîmés d'un imprimeur espagnol. Maintenant, je transforme aussi des exemplaires en bon état. Certains ont un titre et racontent une histoire, comme *Real Estate*, celui sur la crise immobilière aux Etats-Unis. Au début, j'ai mis en relation mes photos avec des articles de presse. Puis je me suis mis à transformer les images et les articles ont disparu. La mayonnaise a commencé à prendre. J'ai détruit de plus en plus pour mieux reconstruire. Je ne respecte pas la photographie, je la désacralise complètement et je l'utilise comme un pinceau, de la peinture, un pochoir, une lettre ou un mot.

On vous prend souvent pour un coloriste ?

Pour moi, la couleur se traite sans lumière, sans soleil. Je trouve ces ambiances dans les pays du nord, comme l'Angleterre et l'Allemagne, on y trouve toutes les gammes de gris et, photographiés en couleur, c'est superbe. Le rouge, dans ces ambiances plombées, explose. En cela, oui, je suis coloriste mais ça s'arrête là. J'ai surtout cherché l'ambiance humaine qui allait avec. J'ai besoin de me créer un théâtre dans la tête qui passe par l'imagination. C'est antinomique avec le photojournalisme. Ce qui m'intéresse, c'est la confrontation entre l'humain et l'histoire. L'accablement de l'humain face à cette chose qui le dépasse complètement. Dont il est l'acteur aussi.

Le rouge de vos photographies est vermillon, celui que vous utilisez en peignant sur vos ouvrages est carmin. Pourquoi ce décalage ?

Encore un gros problème de la photo : son aspect chimique ! Les couleurs sont liées à un papier qui va disparaître, le cibachrome. Un peintre, quand il choisit un rouge, il le garde. Moi, si je fais un rouge, il sera différent sur trois tirages. Entre le traitement chimique et le hasard de la prise de vue, cela fait beaucoup de choses qui échappent à la personne qui fait la photo.

Qu'est-ce que vous êtes alors finalement ?

Je ne me considère pas comme photographe. Un photographe, c'est quelqu'un qui sait tout faire avec une grande connaissance technique en argentique et en numérique. Moi, je sais faire peu de chose. Tu me demandes de faire un boulot ? Je vais te le planter. Je l'ai toujours dit. J'étais tellement mauvais en commande qu'on me refilait toujours les merdes à faire. Sauf quand je travaillais pour *Stern* [l'hebdomadaire allemand, ndlr] qui me considérait bien. J'ai eu de belles années mais je ne me suis jamais pris au sérieux. Pourtant, j'avais une idée très précise de ce que je voulais faire. Je suis très obstiné. Il ne faut surtout pas me prendre comme modèle de photographe. Avec les jeunes qui viennent me voir et qui me montrent leurs travaux, je peux être sec. Je n'aime pas trop qu'on me balade.

Certains photographes trouvent-ils grâce à vos yeux ?

Ma grande référence, c'est Robert Frank, qui a toujours tout remis en question. Ou Weegee, ce photographe voyou. Non, je n'ai pas une très grande considération pour la photographie. Je préfère la peinture ou le cinéma comme moyens d'expression. Ils sont plus riches pour l'imagination et la sensibilité, ils ont un autre souffle. Prenons, par exemple le portrait de cet homme que j'ai fait à Butte, dans le Montana. Un peintre mettra vingt ex-

pressions et états d'âme dans le même visage. Et moi, avec la photo, je n'en ai qu'une. Quand je vois certains tableaux de Lucian Freud, il y a une souffrance humaine : tu as mal partout en regardant ça. Face au Caravage ou à Goya, tu es terrassé. Quand on regarde mes photos, on n'a pas mal partout.

C'est un constat d'échec ?

Peut-être que mes tentatives ne donnent pas satisfaction. Probablement. Aujourd'hui, Diane Arbus me casse les pieds. Il y a une force et une sensualité dans les corps peints par Egon Schiele que l'on ne retrouve pas ailleurs. Aujourd'hui, j'inclus des photographies dans mes collages, comme le visage de

cette femme en Ecosse. Je l'ai rephotographié et agrandi. Là, je ne suis pas trop loin de certaines peintures. J'utilise aussi ce gros plan avec le cri de ma fille, le jour de sa naissance. Elle vient juste de sortir du corps de sa mère. Avec ce hurlement-là, je suis content d'être photographe. Mais que là. ◀

(1) *Unknown #2. Tentative d'épuisement d'un livre.* éd. Filigranes, 64 pp. 40 €.

AGAIN AND AGAIN de STÉPHANE DUROY au BAL (75018). Jusqu'au 9 avril. Et à l'Espace photographique Leica (75008). Jusqu'au 8 Avril.